

Girls Will Be Girls

de Shuchi Talati

avec Preeti Panigrahi, Kani Kusruti, Kesav Binoy Kiron...

France, Inde, Norvège, Etats Unis

V.O.S.T. - 1h59 – 21/08/2024

JEUDI 28/11/2024 - 18h30
DIMANCHE 01/12/2024 – 19h00
LUNDI 02/12/2024 - 14h00

Shuchi Talati est une réalisatrice indienne dont le travail remet en question les idées préconçues sur le genre, la sexualité et l'identité sud-asiatique. Diplômée de l'American Film Institute, elle est membre du Brooklyn Filmmakers Collective, du Bitchitra Collective et du Freelance Solidarity Project. Elle a notamment participé à la Berlinale Talents et son travail a été reconnu par le New York State Council for the Arts et la Région Île-de-France. **Girls Will Be Girls** est son premier long métrage. Il est présenté en 2024 en compétition au Festival du film de Sundance, où le film obtient le prix d'interprétation pour l'actrice Preeti Panigrahi et le prix du public dans la catégorie World Cinema Dramatic.

Note d'intention de Shuchi Talati (extraits du dossier de presse)

Girls Will Be Girls se déroule dans un pensionnat très traditionnel, un peu comme celui que j'ai fréquenté, où les filles sont surveillées, soi-disant pour protéger leur « vertu ». La sexualité masculine est autorisée à s'exprimer, parfois sous forme d'agression envers les filles, tandis que nous avons pour instruction d'être soumises et d'avoir honte de notre corps. Malgré cela, j'ai vu tout autour de moi des filles et des femmes fortes et pleines de vie qui ont subverti et contourné les codes sociaux et moraux.

Dans **Girls Will Be Girls**, je voulais écrire sur ces femmes subversives qui ont peuplé ma vie, mais jamais mes écrans, et élargir les récits disponibles pour les femmes indiennes. Les films indiens (et occidentaux) effacent souvent les corps féminins. Les seins et les fesses sont hypersexualisés, mais la masturbation, les menstruations, les vagins, etc. sont traités avec dégoût ou embarras. Cet effacement fait partie de la façon dont les filles sont formées à être invisibles dans un monde qui a peur de leur sexualité, de leur identité et de leur voix. Mais Mira (16 ans) et sa mère Anila (38 ans) sont des êtres incarnés, avec des sécrétions et des désirs. (...) La mère et la fille sont toutes deux des personnages francs et subversifs qui sont défiés, mais pas nécessairement triomphants.

Le film se déroule à la fin des années 1990, lorsque l'économie indienne s'est ouverte aux exportations occidentales. Cette ouverture a déclenché des guerres culturelles féroces entre l'« occidentalité » débauchée et l'« indianité » vertueuse. Le corps des femmes est devenu le champ de bataille de cette guerre et les femmes en mini-jupe ou ayant une activité sexuelle sont devenues des symboles de dépréciation. Malheureusement, cette situation a encore des résonances effrayantes dans de nombreuses régions du monde aujourd'hui. (...)

Il est très important pour moi que Mira et Anila ne soient pas définies par leur identité de femmes indiennes et qu'elles ne soient pas obligées de représenter leur communauté. Je veux leur permettre d'exprimer toute l'étendue de leur humanité : être amoureuses, connaître la désillusion, l'envie et le chagrin, et ne représenter que leur personnalité particulière et singulière, et non leur culture complète. Car c'est ainsi que leurs histoires seront également universelles – un luxe

généralement réservé aux personnages issus des cultures dominantes.(...)

En ce qui concerne la relation amoureuse, je voulais que le spectateur fasse le même voyage que Mira. Voici ce garçon, qui a vu plus de choses qu'elle dans le monde, qui peut lui ouvrir de nouvelles façons de penser et avec qui elle peut explorer sa sexualité en toute sécurité. Je veux que le public ressente cette séduction et ce charme. Il se soucie d'elle, de sa mère, et il trouve du réconfort dans cette maison, qui n'a rien à voir avec la sienne. Et pourtant, lorsqu'il utilise son charme pour obtenir des choses, pour être apprécié des autres... il y a quelque chose qui ne va pas. Et je suis très fière que Mira le réalise. Parce que je suis sortie avec des hommes comme ça et pendant des années, je n'en avais pas conscience. (...)

(Au sujet des scènes intimes) Il s'agissait vraiment de rappeler à chaque instant qu'ils avaient leur mot à dire et qu'ils pouvaient dire non. Je pense que c'est vraiment important, parce qu'il y a une dynamique de pouvoir. Ils sont plus jeunes que moi. Ce sont des acteurs et je suis la réalisatrice. Ils veulent me satisfaire, ils veulent me faire plaisir. Heureusement, ce sont deux jeunes gens très forts. Et ils se sont mis à l'aise mutuellement. C'était très précieux pour moi. Les scènes d'amour ont été l'un de mes moments préférés du tournage, parce qu'elles étaient si chaleureuses et intimes. (...)

Télérama - Louis Guichard - 21/08/24

(...)Le film surprend encore davantage par la mise en perspective, sinon la déconstruction, d'un tel suspense psychologique. De nombreux aspects de la mise en scène montrent comment les deux générations de femmes indiennes ici incarnées cherchent, coûte que coûte, à s'échapper de la place qui leur est assignée, à l'école comme en famille. Cela vaut pour l'approche de la sexualité, frontale et rationnelle, par l'adolescente comme pour l'envie de la mère de rester vivante, pas seulement dévouée aux siens. Peu à peu, il apparaît aussi que le personnage masculin, en dépit de sa jeunesse et de ses politesses, tire tranquillement profit d'un ordre ancien : le scénario de la rivalité féminine, serait-ce entre fille et mère, sera toujours celui d'un triomphe masculin... Ce beau premier long métrage propose opportunément autre chose, relevant autant de la compréhension que de l'émotion.

Les Inrockuptibles - Arnaud Hallet - 20/08/24

Naît alors une relation en triangle, filmée à certains endroits comme un polar, où les intentions se troublent et où la jalousie et l'incompréhension se pointent comme des ennemis sourd et vicieux. La mère, plantée dans un rôle asexué –parce que sentimentalement essorée par une société patriarcale au sommet de son emprise - retrouve, par l'intermédiaire du jeune éphèbe, une nouvelle forme de sensualité. Se croisent et se confrontent ainsi les désirs d'une mère et de sa fille qui se contraignent et s'évaluent dans un jeu ambigu et dangereux. La tension ne cesse de grimper à mesure que le film progresse et semble se refermer comme un piège sur son trio.

Les passions et les frisons font ainsi leur chemin, chez les ados comme chez les adultes, dans un récit d'apprentissage vénéneux où l'intimité est regardée avec une quotidienneté désarmante : rouler une pelle à sa main, renifler la peluche après s'être masturbée, se caresser entre deux portes, aborder les menstruations ou faire des recherches mutuelles sur le vagin et le clitoris. Même la manière de filmer un préservatif donne la mesure d'un film finement taillé et toujours précis. Et pourtant, quelque chose cloche, ici et partout, dans ce désir angoissé qui n'arrive jamais à échapper à sa profonde clandestinité.

Prochaines séances

***La Partition*, de Matthias Glasner (Allemagne) – Jeu 05/12 18h30, Dim 08/12 19h, Lun 09/12 14h**

***Diamant brut*, de Agathe Riedinger (France) – Jeu 05/12 21h, Dim 08/12 11h, Lun 09/12 19h, Mar 10/12 20h**

***Invasion Los Angeles* (carte blanche Calmos) – Ven 06/12 19h30**